

Arsenault, Georges, *Noël en Acadie* (Tracadie-Sheila (NB), La Grande Marée, 2005), 164 p.

Jean-Philippe Warren

Volume 59, numéro 3, hiver 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/013085ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/013085ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Warren, J.-P. (2006). Compte rendu de [Arsenault, Georges, *Noël en Acadie* (Tracadie-Sheila (NB), La Grande Marée, 2005), 164 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 59(3), 357–359. <https://doi.org/10.7202/013085ar>

ARSENAULT, Georges, *Noël en Acadie* (Tracadie-Sheila (NB), La Grande Marée, 2005), 164 p.

Se penchant sur les rites et les coutumes entourant la fête de Noël en Acadie tels qu'ils apparaissent surtout à la fin du XIX^e siècle, ce bref ouvrage fera le bonheur de tout lecteur intéressé par le folklore de cette région. Joliment illustré, bourré d'anecdotes pertinentes, ce livre dresse un beau portrait des fêtes hivernales acadiennes d'autrefois. Comment se fait-il, dès lors, que nous puissions avoir tant à redire dans ce compte rendu ? C'est que les critiques qui suivent ne visent, en somme, que l'interprétation, quand le principal mérite de cet ouvrage d'ethnologie réside dans la collecte de faits aussi riches que nombreux.

L'ouvrage est situé entre deux genres, savant et populaire, ce qui trahit déjà une tension qui habite Noël jusque dans le récit de ses origines. On s'expliquerait mal, autrement, que les livres sur Noël, publiés par les maisons d'édition les plus diverses, soient presque toujours abondamment illustrés, comme si le livre, serait-il universitaire, devait toujours déjà être un *cadeau*, une louange implicite à la féerie de décembre. Ici, la brièveté des chapitres (qui ne dépassent jamais 8 pages – vignettes et illustrations comprises – et sont parfois aussi courts que deux pages) indique déjà un parti pris pour une diffusion plus large, c'est-à-dire davantage « grand public ». Ce que l'on gagne en simplicité, on le perd toutefois en profondeur, et il est à prévoir que maints historiens seront déçus de la rapidité avec laquelle on passe par-dessus des sujets passionnants et complexes. Traiter en deux pages et demie de « L'Avent et la préparation spirituelle » (chapitre 3) ou des « Préparatifs matériels » (chapitre 4), par exemple, paraîtra cavalier aux yeux de plusieurs.

L'étude en est une d'ethnologie. Les sources premières sont donc celles qui se trouvent dans les archives des Maritimes francophones. Il est à

déplorer cependant que l'auteur n'ait pas pris le soin de consulter plus abondamment des textes qui lui auraient permis de mieux faire sens de ses découvertes en les replaçant dans un contexte social et historique global. Je pense principalement à *Ethnologie de Noël*, de Maryse Perrot, mais aussi à *Consumer Rites. The Buying and Selling of American Holidays*, de Leigh Eric Schmidt, et *Inventing Christmas. How Our Holiday Came to Be*, de Jack Elliott. Les rares références faites à *Le folklore français. Le cycle des douze jours*, de Arnold Van Gennep, et à *Christmas in America*, Penne L. Restad, paraissent nettement insuffisantes. Déjà, en 1982, faut-il le mentionner? la bibliographie de Noël établie par Sue Samuelson (*Christmas. An Annotated Bibliography*, New York, Garland Publishing Inc., 1982) comptait 89 pages! Et puis, serait-ce trop insister sur l'oubli de l'étude, considérée pourtant incontournable, de l'anthropologue Claude Lévi-Strauss, *Le Père Noël sacrifié*?

Enfin, nous nous portons en faux de la thèse de l'auteur, énoncée un peu partout au fil des pages mais surtout en conclusion, selon laquelle la commercialisation de Noël aurait dénaturé son essence traditionnelle et religieuse. Pour nous, d'une part, Noël est en quelque sorte une création de la société capitaliste industrielle et n'existerait pas en dehors d'elle (ce que tendrait à prouver le fait que le Noël «traditionnel» prenne corps justement à la fin du XIX^e siècle); on ne peut donc pas dire que la commercialisation des fêtes trahit cette célébration populaire acadienne. D'autre part, Noël demeure, malgré sa commercialisation, ou plutôt à cause d'elle, une fête religieuse, et ce, même si le dieu honoré n'est plus celui de l'Église catholique. C'est ainsi que nous ne pouvons pas souscrire à la vaine nostalgie de l'auteur, lequel se permet de terminer son ouvrage par ces mots: « Comme partout ailleurs, de nombreux Acadiens et Acadiennes rêvent d'un Noël plus simple, plus authentique, moins entaché du sceau de la consommation. » (p. 160) Cette authenticité est non seulement factice, elle semble absurde du point de vue d'une histoire de Noël.

Par-delà ces critiques, qui, si elles avaient été entendues avant la publication de l'ouvrage, auraient permis d'en élargir la portée, il demeure que *Noël en Acadie* est un livre très intéressant, passionnant même à certains égards. Le travail en archives (dont les microfilms des journaux) de Georges Arsenault est impressionnant et mérite force éloges. Le lecteur apprend toutes sortes de faits sur l'Avent, la messe de minuit, la crèche, le réveillon, la cuisine du temps des fêtes, le petit Jésus, le bas et l'arbre de Noël, les cadeaux, le bazar, le concert de Noël, etc. Les encarts où sont cités des extraits d'archives orales ou des bouts d'articles de journaux, les cartes des

villages acadiens de la région, les photos de famille et les réclames publicitaires des journaux donnent un caractère vivant à ce sommaire de quelques-unes des traditions les plus « typiques » du Noël acadien. Il y a là une mine de renseignements inédits, utiles pour le chercheur tout autant qu'illustratifs pour le profane. Au-delà des désaccords théoriques ou des oublis bibliographiques, et pour en rester sur un plan strictement empirique des faits recueillis, *Noël en Acadie* vaut sûrement le détour.

JEAN-PHILIPPE WARREN
 Département de sociologie et d'anthropologie
 Université Concordia

BOCK, Michel, *Quand la nation débordait les frontières. Les minorités françaises dans la pensée de Lionel Groulx* (Hurtubise HMH, coll. « Cahiers du Québec - histoire », Montréal, 2004), 452 p.

GROULX RÉHUMANISÉ

Le livre de Michel Bock commence par cette phrase de Lionel Groulx écrite en 1935 : « Le fait dominant de la vie française d'Amérique, au cours du siècle dernier, c'est, sans doute, sa dispersion. Le Canada français ne saurait plus se définir comme une expression géographique limitée aux frontières du Québec. » (p. 11)

La thèse de Michel Bock, dans ce grand ouvrage sur Lionel Groulx, pourrait être réduite aux conséquences d'une telle affirmation. Groulx advient à la vie intellectuelle dans le demi-siècle qui suit la Confédération canadienne, période qui voit une émigration massive – dispersion – des Canadiens français en dehors de leur implantation historique dans la vallée du Saint-Laurent : vers l'Ontario et l'Ouest canadien, vers la Nouvelle-Angleterre. Assumer ce fait dominant contraint Groulx à opter pour une conception non territoriale, non structurelle et non étatique de la nation. Une large part de son œuvre consistera d'ailleurs à démontrer comment le Canada français est en continuité historique avec la grande aventure que fut l'Amérique française. La dispersion du fait français en Amérique s'inscrit ainsi dans le destin providentiel de cette petite nation en Amérique, comme d'ailleurs la Confédération canadienne de 1867, destin qui est celui de témoigner partout en Amérique du Nord de la civilisation française et catholique.

La fidélité de Groulx aux minorités françaises fut dès lors indéfectible. Il réprimandera George-Étienne Cartier pour ne pas avoir défendu l'école